intelligents d'entre les hommes croient, prient, se confessent.

Écoutez les aveux de la foi des hommes.—
« Bertrand, disait Napoléon Ier, je me connais
en hommes : je te dis que Jésus-Christ n'était
pas un homme.

« Et si tu ne me comprends pas, je regrette de t'avoir fait général. »

« J'ai étudié un peu ma religion, avouait l'homme qu'on a surnommé « le dompteur du microbe », l'illustre Pasteur, aussi j'ai la foi du Breton; si je l'avais approfondie davantage, j'aurais la piété de la Bretonne. »

« Mes amis, — c'est Royer-Collard qui parle, — soyez chrétiens. Ce n'est pas assez : soyez catholiques. Il n'y a de solide dans le monde que les idées religieuses. Ne les abandonnez jamais, ou, si vous les abandonnez, rentrez-y. »

Prètez l'oreille à la prière des hommes. — Drouot, dans l'embrasure d'une fenètre des Tuileries, — O'Connel, dans un coin du Parlement anglais, — Récamier, le docteur des rois et le roi des docteurs, en route vers ses malades, — de Sonis, couché dans la neige, sur le champ de bataille de Loigny, récitent leur chapelet.

Sur les cercueils de sa fille et de son gendre, Victor Hugo laisse tomber, avec ses larmes, ces strophes d'une si chrétienne résignation :

Je viens à vous, Seigneur, Père auquel il faut croire, Je vous porte, apaisé,

Les morceaux de ce cœur, tout plein de votre gloire, Que vous avez brisé.

Je conviens à genoux, je conviens, Père auguste, Que vous seul possédez le réel, l'absolu, Je conviens qu'il est bon, je conviens qu'il est juste Que mon cœur ait saigné, puisque Dieu l'a voulu!

Recueillez la parole de Berryer, cette grande puissance, comme l'appelait Guizot :

« Je me confesse et je fais mes pâques deux fois cette année (1868) : à Paris d'abord pour mon propre compte, puis à Augerville, pour l'exemple de mes paysans. »

Contemplez Lamoricière, plus grand à mon avis, récitant son *Confiteor*, aux genoux de son curé du Loroux, qu'à cheval sur les champs de bataille d'Algérie ou de Castelfidardo.

Ainsi, au dix-neuvième siècle, les grands hommes eux-mêmes, croient, prient, se confessent.

J'avais donc raison d'affirmer l'empire des idées religieuses sur nos contemporains.

## III

Voulez-vous maintenant jeter un regard rétrospectif sur l'histoire du catholiscisme en France et dans le monde depuis cent ans? C'est la contre-expérience de la thèse par les faits.

Au cri de Gambetta: Le cléricalisme, voilà l'ennemi! j'oppose, en l'honneur de la royauté du Christ sur vous, Messieurs, le triple témoignage des monuments de Paris, des grands hommes de la France, des conquêtes de l'Église au dix-neuvième siècle.

« Le cléricalisme, voilà l'ennemi! » Debout, en face du Carrousel, ne dirait-on pas que la statue du tribun fameux donne encore à ce cri de guerre contre la religion le commentaire sculptural de son bras tendu et de sa tête renversée?

Cependant, aussi loin que s'étendent les Champs-Élysées, les pierres tressaillent, elles elament : *Ipsi lapides clamabunt*.

Le Louvre, la place de la Concorde, l'Obé-

lisque de Louqsor, l'Arc-de-Triomphe, élèvent tout à coup et prolongent jusqu'à nous les protestations de l'histoire.

Est-elle assez dramatique, cette voix des choses? Écoutez-la.

"Chassez de mes galeries, vous dit le Louvre, l'Évangile et la Croix: supprimez le nimbe de mes madones, l'auréole de mes saints et de mes saintes, effacez de mes tableaux, retranchez de mes marbres les souvenirs du Fils de Dieu, expulsez de mes chefs-d'œuvre toute inspiration chrétienne. Que vous restera-t-il? Vous serez épouvantés du vide, des ténèbres, du désert que laisserait dans les arts, en se retirant, le signe auguste de notre Rédemption.

Non, le cléricalisme n'est pas l'ennemi!

Moi, chante la Place de la Concorde, je représente la prospérité du pays : commerce, agriculture, industrie, toutes les urnes de mes naïades de bronze versent à flots l'abondance.

Assises dans un cadre d'inoubliable somptuosité, les statues colossales de nos grandes villes, aux éloquents emblèmes, célèbrent en chœur les bienfaits de la civilisation.

Mais qui leur apporta la civilisation? Qui

les fonda? Qui les rendit prospères? Qui leur conserva leurs principes d'honneur, de liberté, de fraternité? Entendez leur cri de reconnaissance : « C'est le catholicisme. Oui! lui seul! Proscrivez-le, sectaires, mais rendez-moi mon nom sinistre de 1793 : Je ne suis plus la Concorde, je suis la Révolution! »

Non, le cléricalisme n'est pas l'ennemi.

Du pays des solitudes, des sphinx et des hypogées, d'où j'arrive, murmure à son tour l'Obélisque aux hiéroglyphes d'or, j'ai vu défiler les caravanes et les siècles, les Pharaons et les moines. Devant moi fleurirent les Thébaïdes, autour de moi rayonnèrent la sainte virginité, le saint amour, la sainte paix. Là-bas, j'écoutais chanter l'idéal des sérénités éternelles. Ici, quand la nuit tombe, sous ma base de cent mille kilogrammes, j'entends frémir une terre humide de sang : à cette place, il y a cent ans, fut dressé l'échafaud!

Rends enfin témoignage, arche démesurée qu'emplit au loin l'azur des cieux, monument sublime que fréquentent les aigles, où flottent les drapeaux, où claironnent les victoires de la Grande Armée. — Je suis la voix de la gloire, dit l'Arc-de-Triomphe, de la gloire

brillante, mais éphémère, de l'Empereur et de l'Empire. Qui frappe le Pape blesse Dieu. Mais Dieu frappe à son tour. Dès que Napoléon persécuta l'Église, son œuvre s'effondra. Moscou, Waterloo, Sainte-Hélène: en trois coups, le Drame drapa de noir l'Épopée.

Toutefois, plus grand dans le malheur qu'au faite de sa puissance, le conquérant comprit, au soir de sa vie, le pourquoi de cette terrible expiation.

Il inclina sous la main de Dieu son front sillonné d'éclairs et mourut entre les bras de la Religion.

Non, le cléricalisme n'est pas l'ennemi.

Et, mort pour mort, mieux vaut le trépas de Napoléon Ier sur le rocher de Sainte-Hélène que la fin de Gambetta dans le mystère de Ville-d'Avray.

Vous avez saisi, Messieurs, la valeur du témoignage historique dans les monuments de Paris. Saluez maintenant la phalange pressée de vos grands hommes à genoux devant Notre-Seigneur Jésus-Christ. Croyants toujours fidèles et incroyants convertis nous ont laissé les plus magnifiques aveux.

Voulez-vous entendre des orateurs?

Voici Berryer: « J'aurais voulu prêcher Jésus-Christ avec tout le feu de ma conviction. »

Voici Montalembert, pair de France : « Nous montrerons à notre siècle qu'on peut être chrétien sans être rétrograde. »

Voici O'Connell, le libérateur de l'Irlande: « Tu crois m'insulter, misérable. Tu m'honores en m'appelant papiste. Oui, je le suis. Si tu avais une étincelle de bon sens, ne comprendrais-tu pas qu'en matière de religion, il vaut mieux dépendre du pape que du roi, de la crosse que de l'épée, de la soutane que de la jupe, des conciles que des parlements? »

Voici Donoso Cortès, le De Maistre espagnol: « Je suis purement catholique. Pour savoir ce que je dois croire et ce que je dois penser, je n'interroge pas les philosophes, ils ne pourraient me répondre. Je regarde les Docteurs de l'Église, j'interroge les femmes et les enfants, deux vases de bénédiction, parce que l'un est purifié par les larmes et l'autre est embaumé des parfums de l'innocence. »

Qu'attendez-vous?

Des littérateurs, des poètes, des historiens, des polémistes? Voici Chateaubriand, Lamennais, de Bonald, de Genoude, Lamartine, Ernest Hello, Lacordaire, Ozanam, Maine de Biran, de Tocqueville, Gratry, Raymond Brücker, de Champagny, de Broglie, de Falloux, Pie, Dupanloup, Plantier, Freppel, Auguste Cochin, de Bornier, Amédée et Augustin Thierry, Saint-Marc Girardin, A. Nicolas, Paul Féval, Henri Lasserre: «L'Église, vous disent-ils avec Louis Veuillot, m'a donné la lumière et la paix. C'est par elle que je sais, que j'aime, que je vis. »

Des peintres, des musiciens, des sculpteurs? Flandrin passe sa vie à jeter, resplendissantes, sur les murs de Saint-Germain des Prés, de Saint-Vincent de Paul et de Saint-Séverin, les pures croyances et les chrétiennes amours de son cœur.

Puvis de Chavannes consacre son pinceau à la gloire de sainte Geneviève.

Le Sueur, au-dessus des dramatiques beautés de ses œuvres religieuses, élève le cri de ses derniers moments : « Je meurs catholique. Je crois en Dieu le Père, en Dieu le Fils et en Dieu le Saint-Esprit. » Chopin, ce poète du piano, expire, avec aux lèvres, les noms de Jésus et de Marie, et son dernier mot est celui-ci : « Enfin, je suis à la source du bonheur. »

Carpeaux, converti, regrette d'avoir profané son ciseau. « Si j'avais vécu comme un moine, je serais devenu l'égal de Michel-Ange. Soyez toujours chrétiens. »

Cherchez-vous des économistes?

Frédéric Bastiat baise, au lit de mort, le crucifix : « La vérité, je la comprends. »

Le Play écrit de sa main défaillante : « J'ai vu l'approche des joies éternelles. Je suis chrétien et catholique. C'est comme tel que je veux mourir, après avoir accompli tous mes devoirs. »

Vous faut-il des savants?

Ampère, Cauchy, Biot, Claude Bernard, Chevreul, Jean-Baptiste Dumas, Moigno, Leverrier, Pasteur, attestent par le génie de leurs découvertes cette parole de Thiers: « Qu'on ne nous dise pas que la Religion catholique est une entrave à la pensée humaine. Le catholicisme n'empèche de penser que ceux qui n'étaient pas faits pour penser.»

Aux savants, ajouterons-nous les héros des armées de terre et de mer?

Venez, mes braves généraux, l'épée au poing, le front orné des lauriers de vingt victoires: Drouot, Vaillant, Saint-Arnaud, Bugeaud, Pélissier, Lamoricière, de Sonis, Chanzy, Ducrot, de Miribel, Mac-Mahon, Canrobert, venez tous, serrant contre votre poitrine deux drapeaux: celui de la religion et celui de la France.

Venez aussi, fiers amiraux debout sur le pont de nos navires, balayé par la tempète des océans ou par la mitraille des canons ennemis: La Roncière Le Nourry, Tréhouart, Rigault de Senouilly, de Surville, Courbet, de Cuverville. Par votre foi et par vos exemples, vous prouvez, vous, fidèles amis et dévoués protecteurs de nos missionnaires, que si « l'anticléricalisme n'est pas un article d'exportation », pas davantage « le cléricalisme n'est l'ennemi! »

Eh bien! Messieurs, ces hommes-là ont-ils joué la comédie de la religion? Oserez-vous le penser?

Evidemment non. Ils sont vos grands hommes. Ce serait vous souffleter vous-mêmes que d'admirer les hypocrites. Ils ont donc été sincères, en rendant une justice, quelquefois tardive, mais toujours franche, à la beauté, à la grandeur, à la divinité du catholicisme.

Ils ont été de loyaux et illustres témoins des droits de Jésus-Christ sur les hommes du dix-neuvième siècle. Avec eux, Messieurs, vous êtes en bonne compagnie.

\* \*

Vous m'attendez au tableau des conquêtes de l'Église. Le témoignage des pierres, le témoignage des hommes acclament la dictature divine du Christ sur nous. Mais le Christ aura-t-il pour lui, dans nos temps modernes, le témoignage des œuvres? Tout cède au progrès et au succès.

L'Église a-t-elle étendu le règne du Christ? Les hommes de ce siècle ne veulent ni rétrograder ni rester stationnaires. Ils sont pour la marche en avant!...

L'Église a-t-elle marché? Oui, Messieurs, avec le Christ, vous êtes des progressistes.

Voyez donc quelle progression étonnante, ici-bas, des droits de Jésus-Christ.

En 1800, dans l'Angleterre et l'Écosse réunies il y avait 120.000 catholiques. On en compte aujourd'hui 1.692.000.

La Grande-Bretagne avait alors 55 prètres; ils sont aujourd'hui 3.000. Elle montre avec fierté ses 18 évêques, ses 3 archevêques, ses 41 pairs catholiques à la Chambre des Lords, ses 78 membres catholiques à la Chambre des Communes. Elle possède 1.300 églises et 600 couvents.

LaSuède, la Norwège et le Danemark étaient, il y a soixante-dix ans, au point de vue du catholicisme, dans une absolue disette : 3 prêtres seulement pour les trois royaumes; à peine, en tout, 400 catholiques! Aujour-d'hui, vous y trouverez un préfet et deux vicaires apostoliques, à la tête de 65 missionnaires et de 6.000 fidèles.

Et la Hollande, Messieurs? La Hollande, terre protestante, mais si hospitalière, je le sais, aux religieux expulsés, la Hollande avouait, il y a un siècle, 300.000 catholiques. Leur chiffre s'élève actuellement à 1.500.000.

Or, comme la Hollande n'a, d'autre part, que 4 millions d'habitants, elle sera, au train dont elle marche, à peu près toute rentrée dans le giron de la papauté à la fin du vingtième siècle.

Malgré des attaques toujours renaissantes, la Suisse a conservé toutes ses positions catholiques, et elle a converti à l'unité de Rome 80.000 protestants.

Nous avons vu l'Allemagne cesser son kulturkampf, Bismarck recourir à l'arbitrage du Souverain Pontife, et le parti de Windthorst devenir dans le parlement et dans l'empire une puissance avec laquelle on doit compter.

La Turquie d'Europe a vu, depuis cent ans, tripler sa population catholique.

La Russie, pour la première fois, accrédite un représentant à Rome.

La Belgique s'inspire dans sa politique de principes de plus en plus chrétiens.

Considérez le seul pontificat de Léon XIII.

Il n'y avait pas avant lui de hiérarchie catholique aux Indes, ni au Japon, ni dans les principautés danubiennes, les groupes de croyants n'étant pas assez nombreux et l'organisation religieuse étant par conséquent trop rudimentaire. Aujourd'hui, c'est fait. Les catholicités sont là-bas des mieux organisées, elles vivent et se développent. Hier encore, le Souverain Pontife fondait cette hiérarchie chez les Coptes.

En Afrique, les apôtres avancent tous les jours au cœur du continent noir; l'Ouganda,

le Congo, le Zambèze, le pays galla, sont évangélisés. On sait trop les progrès de la foi sur cette terre qui a germé d'admirables martyrs, pour que nous les énumérions.

En Australie, il y a, à l'heure présente, 25 évêques et 600.000 fidèles; il y avait naguère à peine quelques prêtres.

Dans l'Amérique du Sud et dans l'Océanie, les missionnaires ont pu prècher les sauvages des îles les plus perdues et des tribus les plus impénétrables. A leur heure, ces semences, déjà sorties de terre, croîtront et fleuriront.

Aux États-Unis, 23 diocèses nouveaux ont été créés (nous parlons toujours pour le seul pontificat de Léon XIII), et plus de 3.000 églises ont été bâties.

Baltimore a eu son concile national. Washington a vu ériger canoniquement son Université.

En outre, des concordats ont été signés avec les républiques de Colombie et de l'Équateur.

L'Orient mème, quoique lentement, s'ébranle. L'union, tant désirée par les papes, des Églises dissidentes avec l'Église romaine, n'est plus un rêve; elle devient une espérance. Un travail latent se fait plus que jamais en ce sens, et c'est déjà un progrès immense, regardé comme impossible hier, existant vraiment aujourd'hui, que partout, chez les schismatiques comme à Rome, la question soit seulement posée. Dans les assemblées religieuses, là-bas, on commence les discussions théologiques, et de l'Orient à l'Europe, ce qu'on n'avait pas vu depuis longtemps, s'échangent des propos savants et des discussions érudites.

On le voit, par cette récapitulation très incomplète de quelques faits principaux, l'Église, loin de reculer, a, au contraire, gagné du terrain dans ces dernières années 1.

Mais la France?

Messieurs, l'Église catholique ne tient pas tout entière dans l'Église de France. Dieu pourrait nous enlever le flambeau de la foi, à demi éteint parmi nous, que les droits de Jésus-Christ n'en seraient pas moins imprescriptibles et vivants. La France peut mourir : le Christ ne meurt pas.

Oui, au point de vue catholique, notre bien-

aimée patrie a bien reculé en ce dernier quart de siècle.

Cependant, ne vous laissez pas arrêter par les apparences : la France officielle n'est pas toute seule la France.

Je ne veux pas recommencer un tableau que j'ai déjà fait plusieurs fois 1.

Mais, malgré tant de symptômes d'affaiblissement moral, en dépit du pessimisme veule et déshonorant qui souffle en rafale sur les meilleurs d'entre nous, avons-nous les signes d'une nation qui meurt : Finis Galliæ?

Alors, pourquoi, moitié larmes, moitié sourires, dans le deuil ou dans l'espérance, la Vierge apparaît-elle à la Salette et à Lourdes, à Pontmain et à Pellevoisin?

Ces apparitions n'ont-elles pas déterminé dans notre pays un admirable courant, impétueux comme les gaves pyrénéens, d'ardente piété et d'infatigable dévouement?

Ne sommes-nous pas le siècle, le peuple de l'Œuvre de la Propagation de la Foi, de la Sainte-Enfance, du Denier de Saint-Pierre,

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Semaine religieuse de Rouen. L'abbé PRUDENT

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> Voir : La Divine Mère et la Mère-Patrie. (Lib. Téqui, 29, rue de Tournon, Paris.)

des pèlerinages de pénitence à Jérusalem, des Petites Sœurs des Pauvres, des Écoles libres, du Sacré-Cœur?

Avec nos 45.000 prêtres, avec nos 30.000 religieux et nos 132.000 religieuses, ne pouvons-nous pas tenir campagne long-temps encore contre le mal? Est-ce que les larmes, les supplications, les héroïques sacrifices des âmes d'élite, de plus en plus nombreuses, chaque jour mieux syndiquées et coalisées pour le salut de la France, seront finalement perdus?

Serait-il téméraire de penser que dans ce pays si cher à l'Immaculée Mère de Dieu, dans cette terre classique de la charité, si aimée du Pape, Satan n'aura pas le dernier mot?

Ne sentez-vous pas s'accumuler dans les âmes une force qui, tôt ou tard, doit faire explosion?

A force de patience inutile, les plus endurants sont à bout; les prudents mèmes disent que le joug n'est plus supportable.

De l'excès du mal, Dieu, si le mal ne recule pas, va peut-être tirer notre indépendance.

Quoi qu'il en soit, ni en France, ni surtout dans le reste du monde, l'histoire des conquêtes de l'Église au dix-neuvième siècle ne vous permet, Messieurs, de rougir de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Son drapeau marche toujours en tête de l'armée catholique. Sa croix toujours luit, invincible, divinement attirante, aux avant-postes de la civilisation. Ne laissons pas à d'autres, Messieurs, l'honneur de la défendre. Soyons fiers, estimonsnous heureux d'avoir à soutenir, aux frontières de ces deux siècles tourmentés, les rudes combats de la liberté et de la justice.

Lâche qui demeurerait en arrière! Lâche qui désespérerait d'une immortelle cause! Ne soyons ni de ceux qui faiblissent, ni de ceux qui reculent. Soutenons avec une opiniâtre énergie les droits de Jésus-Christ.

Espoir sans peur, Messieurs, car si l'effort est à l'homme, la victoire est à Dieu.

## A L'HONNEUR